

Causerie sur la
Chanson

St Cyprien le 6 septembre
1922

Mes Demoiselles

C'est à vous, d'abord, que je m'adresse. L'on vous a, si croit, initiées déjà aux mystérieuses beautés de la vie des abeilles. Curieusement, comprendrez-vous si je vous dis: N'êtes-vous pas le couvain de la ruche? Et vous savez qu'une ruche, sans réserve de jeunesse, est bien près de s'éteindre, fut-elle en pleine prospérité. Honneur à vous, les futures butineuses!

Mes Dames

Je continue par vous. De ces ruches vous êtes les travailleuses diligentes; Parfois les Reines, ce qui est un honneur, mais également une lourde charge. Gloire à vous!

Et, enfin, Messieurs, je termine par vous, sans dire plus. Nous autres, les hommes, comme les Bourdous, nous sommes nécessaires. Sommes-nous, par cela, toujours bien utiles? En tout cas, c'est fort souvent par surcroît!!

Et moi-même, en ce moment, sur
cette estrade, je me sens par surcroît

Après toutes les doctes paroles
que vous avez entendues, après ces
conférences, ces causeries, ces conseils
sur les sujets les plus divers, évoluant
de l'aube au crépuscule, des champs
de la maison, de la basse-cour au
taillis, du berceau à l'étable, de
la quenouille au manègement de
l'âtre, je me demande vraiment
quelle place vient ici prendre ma
voix. J'espère bien qu'elle ne
sera pas discordante puisque, en
somme elle sera musicale, quoique
ce ne soit pas toujours une raison,
aujourd'hui surtout, sous prétexte
d'art moderne.

Je redoute seulement que, dès
les premiers mots, les uns la trouvent
insouciante et légère, si, par contre,
elle entraîne chez les autres un sourire
d'allègement dans l'attention!

Car vous avez jusqu'ici entendu
parler, sous toutes ses formes, de

Travail, en labeur, de son effort
 tempéré par la liberté qu'il en-
 traîne, par la sérénité qui le
 sanctionne, par la santé qu'il
 développe et moi je viens comme
 un ciselet qui tout-à-coup lance
 son petit bruit sifflotant sur une
 branche, je viens vous dire: Il faut
 vous distraire!

Oh! ne confondons pas ce mot
 avec = il faut s'amuser! Ils ne sont
 pas synonymes! La distraction laïné,
 en effet, toujours sa trace heureuse,
 et l'amusement ne connaît que
 trop souvent l'amertume d'être passé!

Je ne sais quel philosophe ironique
 a dit, quelque part = l'existence serait
 en somme, supportable s'il n'y avait
 pas les "plaisirs"! Une autre, plus
 récent, a écrit, non sans scepticisme =
 Qui donc guérira les gens de l'insup-
 -portable manie de se croire obligé
 a "avoir l'air de s'amuser"!
 C'est que l'un est un fait,
 tandis que l'autre est une super-
 -position volontaire.

Donc, distrayez-vous ! Or il est une
manifestation spontanée de la
distraction que connaît et pratique
l'enfant, que l'adulte ne devrait
pas oublier, que le vieillard lui-
même peut encore entreprendre. C'est
de chanter quand on est si ne dis pas
en joie, mais en seul contentement !

Vous seuls connaissez le chant.
C'est notre apanage humain. Les
poètes ont pu, par assimilation,
imaginer de faire chanter le rossignol,
d'exalter le concert des grillons, de
transformer en harmonies les mille
bruits qui s'épandent dans la nature,
mais rien de tout cela n'est du chant.

Le chant s'appartient en effet,
qu'au larynx humain, organe mystérieux
dont personne jusqu'ici n'a pu en
analyser le mécanisme. Seuls, les
professeurs de chant s'avisent parfois
de chercher à le perfectionner au risque
de le détruire. Et, avec eux, toute
la catégorie des chanteurs hurlants,
l'artillerie de l'opéra, qui en donnent
jusqu'à ce que les veines du cou en

éclatent, soutenus malheureusement
par un public ne les admirant qu'à
proportion du danger congérisif
qu'ils semblent courir, et prenant
une satisfaction impavide à se
demander comment ils en sortiront
vivants, tel un compteur ayant
pénétré dans une cage de fauves!

Le chant dont je veux parler
n'est pas cela. Celui que s'entend
est celui à la portée de tous, sans
exception, avec plus ou moins
d'organe, et de goût, sans aller
jusqu'au talent, quoiqu'il soit bien
certain que le talent ne nuit pas,
et vous en convaincrez tout à
l'heure.

C'est ce chant qui a créé la
chanson! Mais ici, une définition
s'impose = Qu'est-ce que la chanson?
Combien il est difficile d'y répondre.

Peut-être est-il plus simple de com-
mencer par établir tout ce qui n'en est
pas. D'abord les grands airs pour

la voix! Ensuite les petits airs pour
le sentiment. Puis toute la série
des refrains, sur des textes nuls jusqu'au
crétinisme qui tout-à-coup surgissent
et se propagent, sortant du café-
concert en descendant jusqu'aux offic-
-cines les plus méprisables ou, certes,
ne se trouve plus ni concert ni café!

C'est le plus souvent des paroles
sans suite au hasard des mots et dans
une ignorance endémique de toute prosodie,
entremêlées avec de vagues aronnances
s'imaginant poser par des rimes, véritable
bouillabaisse de sottises appliquées sur
des thèmes de Cors de chasse, ou, pis
encore, de cornets à pistons, tandis que
la vraie chanson, sans nom d'auteur,
s'est développée par et pour la
voix, et son origine se perd, sauf
exceptions, sinon dans la nuit des
siècles, ou moins dans celle de
notre connaissance.

Sous cette invasion malheureuse
de rythmes claironnants, qui ne remontent
guère à plus d'un demi-siècle, la
vraie chanson, celle populaire, émanée

Ou terroir, naïve, spontanée, expressive,
toujours simple, et pourtant élé-
-gante, artistique au premier chef
pour qui sait la discerner telle, recule
peu-à-peu au point d'être
presque oubliée!

Elle était bien vivante pourtant,
entendez, cette chanson! Et lorsqu'un
artiste en possession de toute la pratique
la plus subtile de son art en rencontre
encore une au passage, il la ramane,
comme un botaniste cueilli à travers
la benaison quelque fleurlette inconnue
qui porte à travers ses pétales, plus
de charme, de fantaisie diaprée, de
particules odorantes que bien des
produits sortant des plus savants
laboratoires horticoles!

C'était cette chanson, parfaite-
-ment vocale toujours, et non plus ou
moins issue de refrains de marche solda-
-tesque que fredonnait l'enfant.
L'adulte y ajoutait peu-à-peu des
couplets. Ils n'étaient pas toujours
très-heureux, mais cela faisait nombre.
Et longtemps, très longtemps après,

pour l'enseigner à d'autres enfants, tout
petits, les vieilles grand-mères retrouvaient
encore dans leur voix cassée quelques notes
qu'elles associaient au roulement de leur
rouet, l'hiver, à la lueur d'un Cèdre,
à la tiédeur du Canton en en souli-
-gnant le rythme par le balancement
d'une berceuse.

Et l'enfant s'endormait. Tandis
qu'avec les refrains qui nous arrivent
de l'exploitation mercantile des cités,
l'enfant se réveille et crie! ... prouvant
par là qu'il a d'instinct plus de
gout naturel que la plupart de ses
parents!

Qu'il y en avait de jolies, parmi
ces chansons, qu'il suffirait pour les
faire ~~remettre~~ de ne pas les avoir
oubliées, et, les eut-on gardées au
fond de la mémoire, de ne pas les
mépriser pour réserver son admiration
et son attirance pour des horreurs
dont inondent le marché certains fabri-
cants de ce produit, qui n'ont même
pas le mérite de l'avoir trouvé eux-
mêmes ni tout seuls!

Qu'il y en avait de sobres, parmi ces chansons
Il s'en trouvait de gaies, de spirituelles,
au point que certaines strophes n'étaient
pas précisément à l'usage des couvents.

Mais en glissant sur les mots inquiétants
ou parvenant à les faire passer.

Il y avait toute la série des vieux
Noëls, évocateurs de la crèche de Bethléem
associant aux limpides nuits d'Orient,
la lune de nos climats quand, luisant
à la fin de Décembre elle fait vibrer
jusqu'à l'horizon vaporeux, tout un
linceul de neige.

Il y avait, plus récentes, les
chansons du XVIII^e siècle, sentant la
poudre parfumée, et empreintes de
toute la préciosité de galanterie de
l'époque.

Ce qui, les chansons de chasseurs,
non pas en course, cela eut effarouché
le gibier, mais au retour, après dîner
et devant les servantes d'auberge,
plus résistantes à la fuite!

Mais on rencontrait également
le Drame, comme les plus modernes
scénarios de cinéma en donnent,

Drames terribles et finissant généralement
par la mort de quelque victime inno-
-cente.

Il y avait eues les chaussons de
moissonneurs, pour lesquelles on payait
plus cher, celui ou celle qui en
savait le plus et qui par ses refrains
inépuisables, activait le glissement
des faucilles!

Tout cela est presque perdu, ou
bien ne se retrouve que dans quelques
bouquins moisis, ancienne pâture du
savant chaume Chaminate qui en
a eschumé les meilleurs feuilletés, a part
d'autres lambeaux qu'il a recueilli dans
la mémoire de quelques vieux les
fredonnant encore en terminant leur
carrière épuisée sur le seuil ensoleillé
d'un chaume solitaire.

C'est grand dommage, et il
n'appartient qu'à vous, mesdemoi-
-elles de le faire revivre!

C'est pour vous en faire germer
l'idée, j'ai amené ici deux d'entre vous.

Je dis = d'entre vous = Car l'une Madame //
de la Grand'Rive est de pure origine
Sarladaise. L'autre M^{lle} Marthe Serille
peut aussi en revendiquer le titre puisqu'elle
habite à Sarlat la maison où vivait son
arrière grand oncle, mais elle est davantage
Toulousaine et Aveyronnaise. En
somme nous ne sortons pas du Midi.
Vive le Midi!

Je ne parle pas de leur voix, vous
les entendrez, ni de leur talent, vous en
jugerez, et je m'en voudrais le susciter
à l'avance votre enthousiasme.

En plus, vous aurez une surprise
en M^{lle} de Pitre qui viendra vous
donner avec charme, sourire, et
émotion une chanson que tout d'abord
vous ne reconnaîtrez pas comme
populaire, et sur laquelle je vous raconterai
une petite histoire assez piquante.

Et après avoir applaudi ces dames
comme elles le méritent, vous vous
direz = Pourquoi n'en ferait-il pas
autant?

Pourquoi? Eh, mon Dieu, par exemple
vous avez peur d'essayer. Or la

meilleure manière de se guérir de la 12
peur, c'est de penser à celles qui ont
les autres, et de faire abstraction de
tout amour-propre.

On a la voix qu'on a. On s'en
sent. On n'imité pas. On improvise,
et tout-à-coup l'en s'aperçoit
qu'on sait puisque l'acquiescement
de l'auditoire répond à la tentative!

Vous sourirez donc lorsque vous
entendrez en meilleur patois que si c'était
moi (c'est par qui j'vous le dis en
Français)

J'aurais une bellette
De tout mon cœur
Mais cette coquinnette
Riait de moi
J'avais beau faire
Pour la badiner
Et les yeux doux
Et les baisers

Y-a rien à faire
mon pauvre
Mon pauvre
Y-o. re-zo-fa

Vous rirez franchement lors que
M^{me} de la Grand'Rue vous chantera

13

Il n'y en a pas de plus heureuses
Que les femmes de Sarlat!

Les mauvaises langues, de Sarlat, prétendent
que cette chanson n'est vraie qu'à
s^t Cyprien.

Vous aury une douce vision des
nuit d'Orient éclairées par la Comète
de la Nativité, en écoutant:

Revelley - vous pastoureaux
Laney là vos troupeaux
Alley - Bethleem
Sans negligence
La vous trouverey - pastours
Le Dieu d'Amour.

J'aurais désiré vous faire frémir et taudir
d'une chanson dramatique. Mais
l'interprète m'a fait défaut, et la
musique s'est envolée avec elle. Mais
juger par les paroles de ce que cela peut
être, chanté avec violence et sentiment,
C'est une espèce de complainte intitulée
La Lizette, qui servait de chanson

Le moineau.

Au petit jour
Je lève la Lizette
Sans autre atour
Que robe et chemisette.

Cru che à la main
S'encourt vers la fontaine
Trouve en chemin
Trois femmes capitaines

Moustache en croc!
Boujour la belle fille.
Dis ? Dans ton broc
Est-ce du vin qui brille ?

Merrieurs, non pas.
Mais en fournit mon père.

Ce quelques pas
Vous m'y suivrez j'espère.

Père, suvey-nous
Ce sont des capitaines
= Parly pour vous.
Je ne sais qui tu mènes

15

Père, écoutez.
Ils demandent à boire
= Pour n'entrer
Je connais Trop l'histoire

Père, pour moi
Laissez bailler la porte.
= Allons, ma foi
Qu'ils entrent, peu m'importe

Ils sont entrés
Ont tué père et mère
Puis, enivrés,
Ont ravi la bergère

Qu'en ont-ils fait ?
Noyés la rivierette
Triste forfait !
C'est là que dort Ligette

Après cette noyade, si n'oubliez pas
vous avoir promis une surprise. C'est
M^{lle} de Pitre qui vous chantera la chanson
de Chérubin sur le texte d'avant de
Beaumarchais, dans le Mariage de Figaro,

Je n'ai fait que réaliser l'accompa- 10
-gnement au piano sur des harmonies
subtiles.

Mais le thème musical de ces couplets
est en réalité la = Chanson de Malborough

Or voici la petite historiette promise:

= Il y eut un jour, vers 1695 réception
au château de St Gratien où se trouvait
M^{me} de Coulanges, maîtresse du lieu, dont
on dit qu'elle resta jeune tant qu'elle put
persuader aux autres qu'elle l'était. M^r
de Coulanges son mari, assez sot homme
en vérité. Il y avait entre autres personnes
connues, M^{me} la Maréchale de Villars,
M^{me} la Duchesse de Nevers, et le Duc, son
mari. M^r le Duc d'Anjou et je ne
sais qui encore.

M^r de Coulanges, voulant se faire
de fête, s'approcha de la Maréchale et
lui dit d'un air embrené, tombant
presque à ses pieds:

Madame, vous allez être bien heureuse;
le grand ennemi, le rival de M^r le Maréchal
de Villars s'est plus. M de Malborough

est mort!

— Comment, s'écria-t-on tout d'une voix,
M^r de Malborough est mort?

— Les aboyeurs le criaient dans la rue, ce
matin

— M^r de Malborough est mort, et que
dit de cela la belle M^{me} de Malborough

M^{me} de Coulanges répliqua: Elle ne
portera plus son éternel habit rose auquel
elle tient tant. Et cela la forcera à
renouveler ses bardes, puisqu'elle est si
avare.

(Cela van prouue qu'en tout temps,
on a pratiqué l'art de se déchirer
dans le monde)

Morbleu, dit Coulanges, si veuun faire
une chanson sur la mort de Malborough,
c'est ma façon de chanter les Te Deum,
moi.

— A votre âge, monsieur, répliqua la
dame qui ne manquait pas une
occasion d'être désagréable à son mari!

— J'essaierai toujours, on n'est pas
pendu pour échouer.

Il commença donc le 1^{er} Couplet

puis le second, puis tout le monde s'y 18
mit. Chacun apportant une idée, un
mot, un vers, une rime.

Le couplet des quatre-3-officiers et
du Duc d'Antun, lequel avait l'esprit
et la drôlerie de sa mère, Mme de
Montespan!

Mais on n'avait pas de musique
à y mettre, lorsqu'on s'avisa qu'il y avait
là un gracieux enfant, le petit Trameau,
celui qui devint un fleuron de la couronne
musicale Française, sous Louis XV.

On le pressa, on le décida. Il
improvisa un petit air. C'est celui
dont j'ai fait l'accompagnement de piano.

Dans le salon de St Gratien tout le
monde était enchanté et l'on se
promettait de répandre cette œuvre,
Cependant je ne sais qui arriva, l'émentant
la mort de Malborough et annonçant,
au contraire une manière de paix
entre nous et lui.

C'est cette chanson qui tout d'abord
disparut dans un tiroir, pour en sortir

Le jour où le Duc mourut pour de bon.
et qui, un siècle après, devint la
Chanson de Cherubin.

Enfin, pour terminer, ces Dames
vous chanteront la complainte du
'Joueur de Cornemuse', un des plus anciens
thèmes de la contrée

L'une des strophes est de tous les
temps

Les uns sur mes chansons
Gravement se balancent
Mais les autres s'élancent

Fillettes et garçons.

Chacun prend sa chanson
D'après son sentiment
Que ce soit l'autre ou l'une
Qu'elle soit blonde ou brune
Au hasard d'un moment

Et la dernière pourrait presque
s'adresser à moi :

Si vous trouvez deux
D'où ma sérénade
Dites-moi : Camarade
Revenez parmi nous.
Mettez deux ma berce
Du pain et quelques noix
Je ne suis pas vorace
Je chante --- et puis ---- je passe
Vive les Villageois

Vous y applaudirez en criant bis

- = Et ce sera une bonne journée de Chansons
- = Une bonne heure de contentement
et de joie dans la saine campagne,
- = Une bonne minute échappée à
l'obsession du labeur dans le
fracas des villes!

